

OUT OF CORSICA

Marc Ledoyen

Toussaint Mufraggi

Jean-Paul Pancrazi

José Pini

Sophie Pollini

Maddalena Rodriguez-Antoniotti

Cet ouvrage constitue le catalogue de l'exposition

Out of Corsica

4 février - 16 avril 2006

Une manifestation de la communauté de communes les Coteaux d'Azur
(Le Broc - Gattières - Carros)

Avec la collaboration de la Collectivité Territoriale de Corse

Exposition présentée au centre international d'art contemporain
château de Carros, Alpes-Maritimes

CIAC - Place du château, 06510 Carros, France
ciac@wanadoo.fr - www.ville-carros.fr
Tél./Fax. 33 0 493 293 797

© Editions stArt, Nice et les auteurs

Marc Ledoyen
Toussaint Mufraggi
Jean-Paul Pancrazi
José Pini
Sophie Pollini
Maddalena Rodriguez-Antoniotti

Une île artistique... à l'évidence

Frédéric Altmann

Directeur du centre international
d'art contemporain de Carros

"J'étais en Corse une année. C'est en allant dans ce pays merveilleux que j'ai appris à connaître la Méditerranée. J'étais ébloui, là-bas, tout brille, tout est couleur, tout est lumière."
(Lettre de Henri Matisse à André Marchand)



Lorsqu'en 1898 Matisse, l'homme du Nord, découvre la Corse, la lumière éblouit notre voyageur. Sa palette sera transfigurée. Avec passion, l'artiste a ressenti "l'émerveillement pour le sud"... Il ne sera pas le seul ! Il est indéniable que, pour le visiteur, découvrir cette île de beauté est un choc visuel. Mettre en évidence un pan de l'art corse au centre international d'art contemporain de Carros, c'est pour nous un événement majeur, car il me semble que nos artistes insulaires sont un peu délaissés par le continent. Le premier volet de cette présentation dans notre vénérable château médiéval permet de mettre en lumière, loin de tout folklore, six artistes à la recherche constante, développant de fortes personnalités.

Marc Ledoyen, dont le projet d'installation apporte à la sculpture d'autres interrogations sur la couleur et les formes, nous entraîne dans un monde ouvert qui laisse une large part à des structures poétiques. Toussaint Mufraggi s'évade dans des champs colorés, un enchevêtrement de lignes et de formes, des habitacles qui captent le regard, avec des rencontres toujours possibles. Jean-Paul Pancrazi invite le spectateur à découvrir son "architecture intérieure". Nous voyageons ainsi dans le passé, dans le futur et - pourquoi pas ? - dans le présent. José Pini rend la liberté à la sculpture, elle vibre, s'ébroue dans des tentatives d'évasion, mais Filitosa n'est pas loin, et une corde relie l'ensemble, ancrage provisoire ou archéologie mystérieuse... La création de Sophie Pollini, elle aussi guidée par la couleur, permet une autre évasion dans la peinture, avec des escales dans les contrées lointaines, sans aucune entrave à la marche du temps. Maddalena Rodriguez-Antoniotti est non seulement plasticienne d'un haut niveau mais une animatrice réputée de la vie artistique corse dont elle aura marqué la mémoire avec son "Parcours du regard". Sa passion pour la communication est évidente dans une œuvre jouant avec des écritures sonores et plus récemment avec la photographie qui délivre l'image.

Emettons le vœu que cette exposition dans notre belle région soit un point de départ pour d'autres rendez-vous artistiques de cette importance.

Bernard Filippi

*Conseiller Arts visuels,
Collectivité Territoriale de Corse*

Le projet général ici serait comme un regard, une présentation possible des expressions plastiques en Corse en ce début de vingt et unième siècle.

Dans ce genre d'exposition de groupe, le choix des artistes et des œuvres déclenche toujours des questionnements acerbes ou douloureux, dans le registre du : "Pourquoi lui ? Pourquoi pas un tel ?" De plus, l'ensemble de la politique mise en œuvre par la Communauté de Communes des Coteaux d'Azur, avec la programmation d'un ensemble de manifestations : concerts, spectacles, conférences et expositions donc, oblige à articuler deux expositions. Il n'est cependant, pas question de laisser penser que les artistes présentés ici, seraient "premiers" par rapport à ceux de l'exposition "out of Corsica II" qui, en juillet 2007, doit clôturer ce "Projet Corse".

Les artistes pressentis, de concert avec Monsieur Frédéric Altmann, se sont manifestés récemment ou bien on étés proposés parce que leur travail est inscrit dans cette thématique de la monstration nécessaire, peut être même forcée. Le titre "out of Corsica", avec le clin d'œil cinématographique et africain veut dire exactement la nécessité de sortir de cette île, et aussi de se dire dans une langue autre, en assumant la part exotique et cet autre schéma de lecture. Toute création artistique est toujours un peu "jetée" de quelque part, d'un continent, ou d'une île d'intimité, et c'est de cet arrachement dont toujours nous voudrions mettre en scène le récit.

Le choix s'est fait sur des considérations de style mais aussi simplement humaines et les voisinages devraient apparaître pertinents à ceux qui connaissent la géographie et le travail des artistes insulaires. Il ne faut cependant pas nier que des contraintes techniques et organisationnelles sont aussi entrées en ligne de compte. Certains n'étaient pas prêts ou bien rencontraient des difficultés de calendrier. Dominique Degli Esposti, que j'aurais aimé entraîner dans l'aventure, expose en même temps au centre culturel "Una Volta" à Bastia. Mes complices, François Retali et Fallelu, sont en Allemagne. Les amateurs avertis ne vont pas manquer de remarquer l'absence des champions habituels et déjà historiques, déjà "sortis de Corse". Le propos, est aussi de dire qu'il existe des possibles inexplorés, des territoires mal connus, des parcours qui vivent à coté des fracas et des paillettes.

Maddalena Rodriguez-Antoniotti a permis les premiers contacts et initié l'idée d'une exposition au château de Carros. Cette manifestation est sans doute un peu une filiation du "parcours du regard" qu'elle organisait à Oletta dans les années quatre vingt dix. Nous retrouvons aussi le projet "AVA", ce collectif d'artistes dont j'ai partagé les propos et qui depuis quinze ans, de Patrimonio à Londres en passant par Fréjus ou Bruxelles, s'évertue à exporter les expressions plastiques contemporaines corses. Les problématiques du regard, donc de l'exposition et du parcours, donc du voyage se tressent pour produire cet "out of Corsica" qui affirme une identité élaborée sur la nécessité de sortir et sur l'exposition nécessaire.

Bien sûr tous les artistes présentés ne réagissent pas de la même manière. Certains comme José Pini, privilégient l'ancrage, ou bien proposent comme une résistance, je pense ici au travail de Marc Ledoyen. En y regardant bien, le destin, dont l'écriture et le livre pour Maddalena Rodriguez-Antoniotti, somme toute, sont des métaphores, l'évidence massive du sol, chez Pancrazi, inscrivent ces démarches dans une appartenance à la terre et tout simplement au paysage, ces montagnes et ces rivages d'une île dont la beauté nous tue. Mais ce paysage est intime et cette île est un moi. Sophie Pollini ne dit pas autre chose, sauf qu'elle y rajoute quelque chose comme un parfum du temps qui passe, une tendresse au jour le jour. Peut être que le voyage est un rêve ou bien une légende, Toussaint Mufraggi convoque alors l'odyssée, l'enlèvement d'Europe (sa disparition ?) et les périples d'île en île.

Cette exposition doit dire une volonté d'exister en étant de l'île de Corse, même et surtout si nous devons la quitter.

Ajaccio, décembre 2005

Simone Guerrini

*Conseiller exécutif de Corse,
délégué à la culture, au patrimoine
et à l'audiovisuel*

L'action humaine et l'œuvre d'art ne sont pas seulement le produit d'un individu, fut-il génial, elles sont toujours la forme d'expression de l'état d'une société. L'œuvre d'art comme la politique sont nourries d'un contexte et ne peuvent être comprises qu'à partir de cette réalité. Le contexte insulaire fait que la Corse se doit de s'ouvrir sur l'extérieur.

L'ensemble du "projet Corse", initié par la Communauté de Communes des Coteaux d'Azur, ne pouvait que mériter l'intérêt et le soutien de la Collectivité Territoriale de Corse. Il faut remercier les femmes et les hommes qui portent cette entreprise visant à donner une image de l'île de beauté créative débarrassée de stéréotypes souvent pesants.

La création artistique sur notre terre existe de par la présence d'artistes talentueux et elle est encouragée, soutenue par des initiatives comme celle-ci et grâce à la volonté de responsables publics et institutionnels qui par une implication forte aux côtés des artistes permettent son épanouissement.

Emile Tornatore

*Président de la Communauté
de Communes des Coteaux d’Azur*

La Corse nous attire souvent par sa nature sauvage et pure comme une pierre précieuse entourée des flots bleus de la Méditerranée.

Cette beauté naturelle a inspiré fondamentalement les artistes qui ont eu le bonheur de visiter ce territoire ou qui ont vu le jour sur son sol. Six d’entre eux ont accepté de présenter leurs œuvres au Centre International d’Art Contemporain de Carros dans le cadre d’un échange culturel entre la Corse et la Communauté de Communes des Coteaux d’Azur.

Leurs œuvres ont acquis une renommée au-delà des contours maritimes de l’île et nous sommes flattés qu’ils offrent leur travail au regard des habitants de nos communes et des visiteurs du CIAC.

Ce projet de partenariat a pu voir le jour grâce au soutien de la Collectivité Territoriale de Corse que je veux remercier ici d’avoir permis la création d’un pont reliant la Corse et la Communauté de Communes.

Mario Papi, Christine Charles, Frédéric Altmann et Frédéric Brandi ont apporté toute leur énergie pour aboutir à sa réalisation.

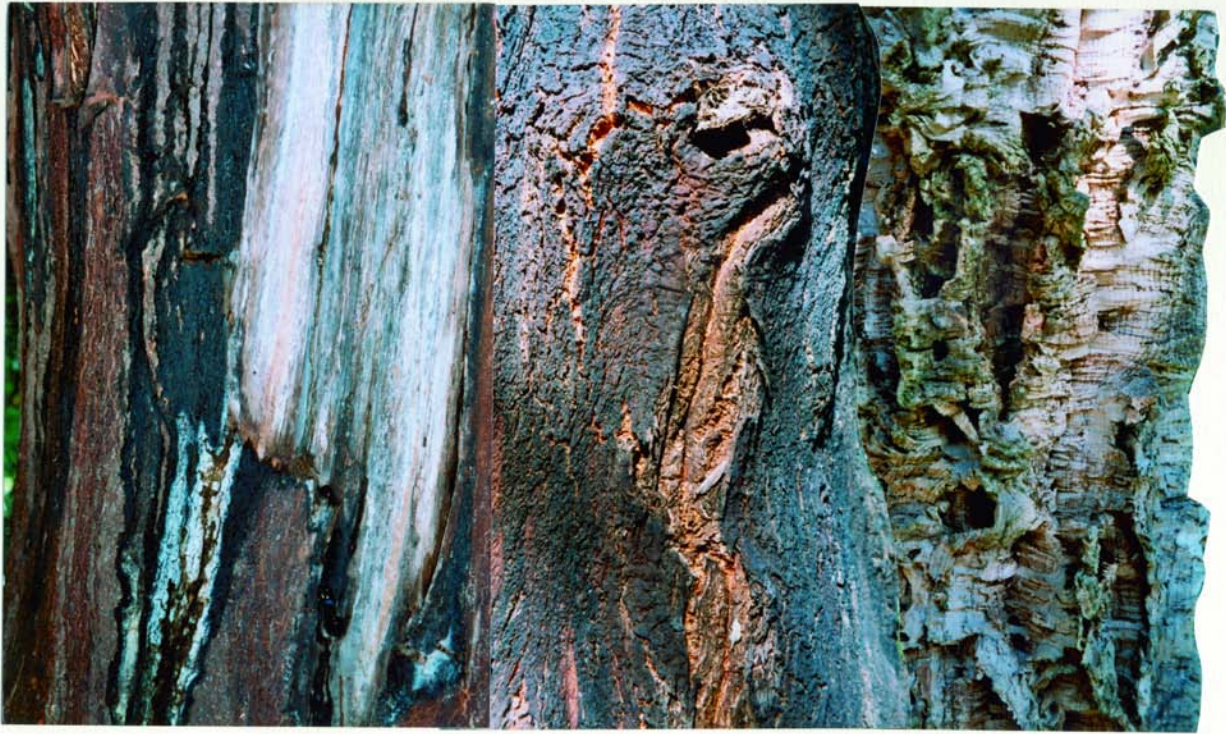
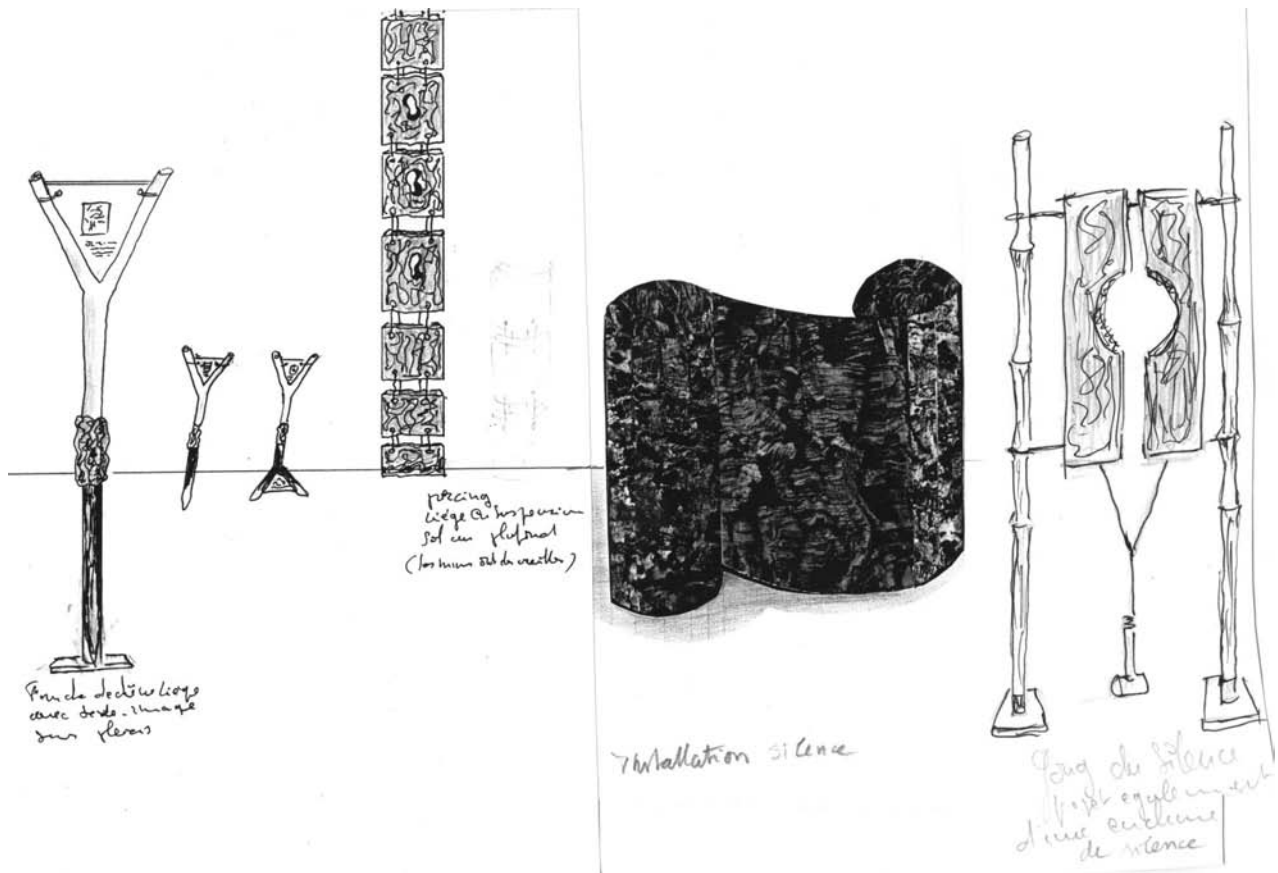
Dans le courant de l’année pour donner suite à l’exposition de ces plasticiens, nous aurons la chance d’accueillir des musiciens et des conférences pour approfondir ces échanges.

Le bonheur pour nous est que ce lien soit tissé sur une volonté d’échanges culturels avec les artistes corses dans une démarche d’extériorité. Cela s’inscrit dans la volonté politique de la Communauté de Communes qui souhaite mettre la culture au cœur de toutes ses activités.

Marc Ledoyen est né en 1950 dans le Cotentin. Installé en Corse depuis 1969, il a exposé au "Triangle d'Art" à Castillon, à "Parcours du Regard". Il vit et travaille à Porticcio en Corse du Sud et mène des actions de sensibilisation en milieu scolaire. La Collectivité Territoriale de Corse vient d'acquérir une de ses œuvres.

Marc Ledoyen





L'art dans la peau ou la peau de l'art Forcelopien 05

La sève et ce qui entoure la sève l'humidité
 "A bien écouter et regarder les arbres - On ne sent pas
 chaque de silence..."



La chêne liege sculpture cela : de la sculpture de silence - l'arbre qui offre la sève - l'arbre du
 "..."

LES SPLENDEURS DU SILENCE

Bernard Filippi
Ajaccio, novembre 2005

Marc Ledoyen est de ces artistes qui construisent des traces et élaborent une histoire. Avec acharnement et tendresse il fabrique la représentation de ce qui, dans sa vie, dans son monde à lui, advient.

Après les sculptures des années précédentes, les assemblages faits de récupérations et d'accords de matériaux divers, il entre aujourd'hui dans une autre problématique axée sur un univers de silence. Le matériau de base est ici le liège. Le liège et sa qualité d'écorce et de peau, c'est à dire une métaphore à la fois, de la peinture, et de la protection contre le bruit.

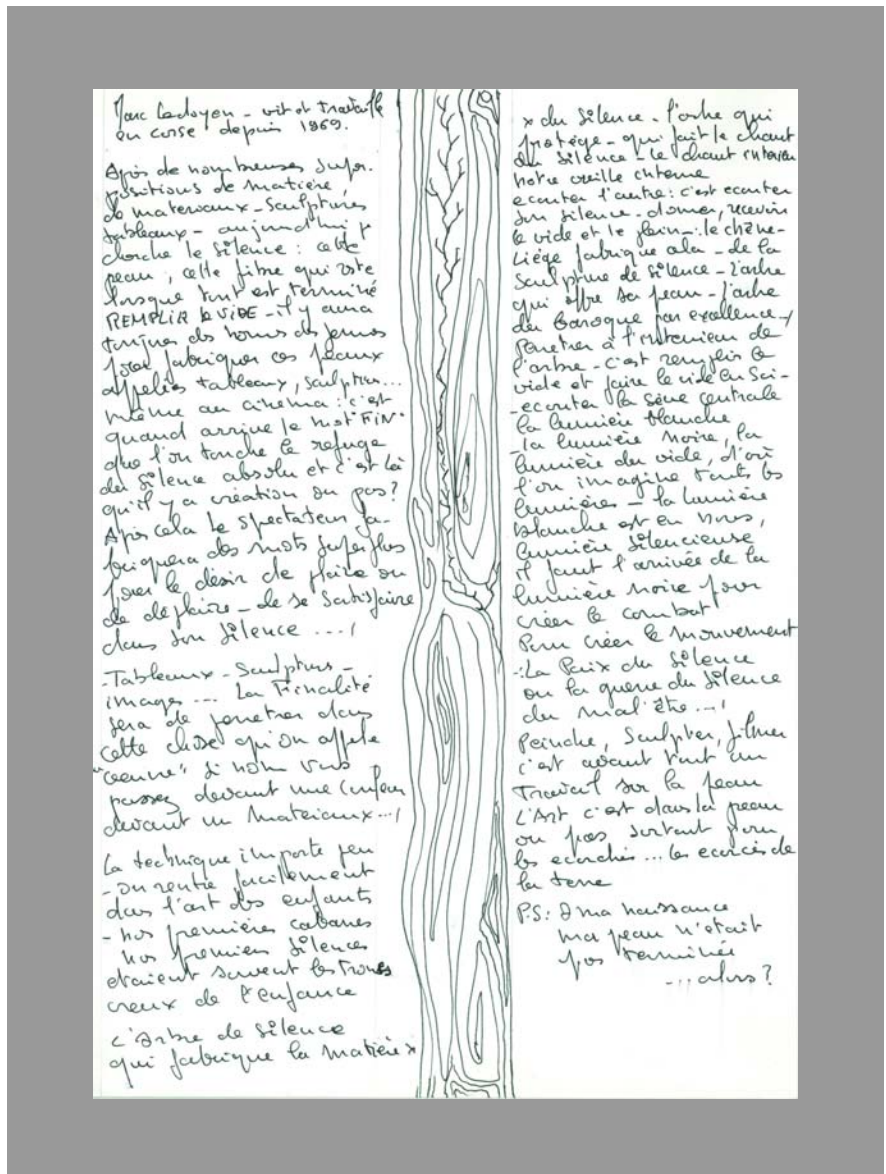
Son projet d'installation propose un abri, un point de silence, qui explicite en creux, la qualité fondamentalement auditive, c'est-à-dire musicale, du processus créateur qui est ici en action. Il y a aussi quelque chose qui joue à la fois, avec l'habit et l'habitat, c'est-à-dire finalement toute la peinture, en ce qu'elle est toujours parure et protection, donc tournée vers l'extérieur en même temps quelle indique un possible enfermement, un retournement sur soi-même. Ce projet ritualise une posture constante chez ces praticiens que l'on dit artistes et qui toujours répètent leur fondamentale ambivalence qui est celle de cet équilibre improbable entre le désir de se dire et celui de se cacher.

Dans le maquis, les chênes-lièges que l'on vient de déshabiller poussent des cris roses. Cette histoire de liège raconte quelque chose d'obscène et de violent. Ces arbres sont terriblement nus, comme s'ils avaient été violés, dépiautés, par la rage de rentabiliser cette douceur qui est leur peau, et de là va partir un projet de silence. Mais derrière ce silence il y a le nu, et le nu digéré donc exposé. Marc Ledoyen part de ces arbres qui frémissent comme la "Maja desnuda" mais son propos est d'élaborer une histoire qui lui est propre. Le liège dit aussi une légèreté, une possible errance. Il s'agit peut-être de construire une redoute, une défense, peut être rêvée mais possible, un peu comme une chanson que l'on répète pour conjurer le sort. L'idée est de se construire comme on caresse, comme on construit une maison et comme on écrit une chanson.

Marc Ledoyen dit : "Le chêne-liège fabrique cela, de la sculpture de silence". Et le liège ne parle que de cela, de musique et de caresses c'est-à-dire d'art, ici de sculpture, mais autant de peinture. L'histoire du liège est toujours d'avoir été sorti de son arbre, il est une peau, un vêtement et il raconte donc une nudité. C'est-à-dire une humanité, donc le vieillissement, donc la mort. Le sujet porté par le liège est peut-être celui là, terriblement humain, du corps, du vieillissement, des rides. La Venus d'Urbinu ne parlait que de la splendeur de son corps et de ces vêtements, que les deux servantes s'évertuent à tripatouiller dans le grand coffre. Marc Ledoyen nous propose les vêtements que la Venus du Titien ne porte pas, mais dont doivent parler les deux personnages du fond qui fouillent dans le coffre. Comme dans toute œuvre d'art, il y a aussi quelque chose d'une sauvagerie domestiquée, rangée dans le coffre, le bruit du coffre.

Cette histoire de peaux, d'écorces et de constructions fragiles autant que poétiques, ces cabanes de silences indiquent une puissance qui est celle de la sensation de la fragilité humaine. Cette proposition est tranquille. Le liège ne crie pas, il se montre avec son vécu, ses rides. Si vous savez le lire vous savez qu'il y a du liège femelle et du liège mâle. Celui utilisé ici est du plus commun. Ce projet pourrait reprendre ce titre de Dubuffet : "l'homme du commun à l'ouvrage" Pourtant dans le parcours de Marc Ledoyen, la rencontre du liège et tout simplement de l'entrepreneur de Porto Vechjo, Jean Claude Marcellesi, signe peut-être une ouverture possible et une aventure nouvelle.

Jusqu'ici il s'était attaché à construire un univers poétique et personnel fait d'appareillages et de constructions qui évoluaient entre la sculpture objet, le totem et le relief poésie. La découverte du liège devrait l'amener à des productions plus inscrites dans une dimension proche de l'intervention dans le paysage tout en explorant les splendeurs du silence.



Toussaint Mufraggi a présenté son travail à l'Académie des Beaux Arts de Catane en Sicile, au Centre d'Art Contemporain de Gérone en Catalogne. Il a exposé à Levallois Perret à La base, à la galerie Arkane et à la galerie Le cardinal à Ajaccio. Il vit et travaille à Villanova en Corse du Sud.

Toussaint Mufraggi







Enlèvement d'Europe III, diptyque, 178 x 222 cm, Huile sur toile

LE PROMONTOIRE DES ORIGINES

Jacques Renucci

Ajaccio, décembre 2005

La Méditerranée, comme une coupe où se tend la sensibilité occidentale, porte le poids de ses mythes, de son histoire... et de ses îles. Ce poids n'est pas un fardeau, bien au contraire.

Toussaint Mufraggi le sait bien, qui exprime dans ses toiles la culture paradoxale de ce que l'on pourrait appeler l'enfermement ouvert. Le plasticien peut assumer sans être contredit les fondements d'une sensibilité, car celle-ci n'avance jamais masquée. De la gangue au creuset, du creuset à l'accomplissement, l'abstraction allégorique n'impose pas de détour culturel. Il n'est pas besoin d'avoir lu Homère, Hésiode ou Ovide pour plonger en Mufraggi. Lui-même y a puisé comme on va à la source. Au confluent primordial de l'inspiration et de ses enrichissements mythiques, chacun peut se créer un emplacement propre, un véritable point de vue. De ce promontoire des origines, libre à lui de s'arrêter à l'exaltation esthétique ou d'aller plus loin sur des terres rebattues de traces et frangées d'inconnu. Où sont les forces de la nature et les pulsions des hommes ? Où est le sens ? Où est le code ? On dit que Zeus, avant de se rendre compte de la beauté d'Europe, avait été séduit par les couleurs de la corbeille de fleurs qu'elle portait... Même les dieux, pour leurs gammes charnelles, ont besoin d'intercesseurs chromatiques. C'est comme si Toussaint Mufraggi conviait qui le souhaite à la rencontre de ces grâces polysémiques.

Qui parle d'insularité sous-entend parfois connivence. Celle-ci peut prendre un autre tour que le simple rapport de complicité s'installant entre des individus, lorsque ils mesurent leur appartenance à une mer qui limite et dégage l'horizon. Elle se crée aussi dans l'entrelacs de paysages dotés de mémoire, de rivages nacrés d'abordage et de fuite, de cités aux remparts cloutés se refermant sur leur lumière.

Il y a dans la période actuelle de Mufraggi, que l'on a connu plus sombre, plus intériorisé, un affichage de bonheur qui, au-delà de la mise en avant d'un soi-même antérieur, celui surgi des racines sensibles et du poème assimilé, traduit une peinture amoureuse. C'est pourquoi celle-ci trouve naturellement son aliment dans des temps où, dit-on, le désir exprimé valait autant que le désir concrétisé et où les mots de la question se miraient dans la réponse. A chaque angoisse historique, la réalité trouvait sa traduction en simulacre. A chaque interrogation formelle répondait une occupation de l'espace mariant cohérence et harmonie.

Avec Mufraggi, on comprend que cet héritage tonique, loin d'avoir été épuisé et dilapidé, offre au créateur, dans le chaos des réminiscences, une liberté permettant des jubilations quasi olympiennes qui déclinent la perpétuelle jeunesse du monde.



Jean-Paul Pancrazi vit et travaille à Penta di Casinca en Haute Corse. Il a exposé au Palazzu Naziunale à Corte, au centre culturel "Una volta" à Bastia, au domaine Orenga de Gaffori à Patrimonio. Il expose régulièrement à la galerie Sordini à Marseille, à la galerie Annie Lagier à L'Isle sur Sorgue et chez Christine Phal à Paris. Il participe à des salons, foires et manifestations collectives au Maroc, en Espagne, en France et en Italie. Il a réalisé des panneaux décoratifs pour le collège de Folelli. Ses œuvres sont présentes dans différentes collections publiques (FRAC, Conseil Général de Haute Corse, Ambassade du Brésil, Collectivité Territoriale de Corse).

Jean-Paul **Pancrazi**



LA TERRE BRULE LE TEMPS

Antoine Graziani

L'argile de la terre se souvient en nous de sa vie indépendante...

Robert Louis Stevenson

C'est comme si nous voyions à l'intérieur des corps. Non l'anatomie. L'anatomie n'est qu'un état un peu plus exorbité, hérissé, des corps. Mais l'intérieur qui touche à la réponse, à l'explication. Nous ne voyons pas la réponse, ni ne déchiffrons l'explication. Nous présentons seulement le contrat, le « par où les corps sont tenus », ce qui les assemble, les rattache au point où le temps cesse d'être le déroulement, la chronologie. Nous voyons le corps comme pur message. L'identité de la chair n'est plus discernable, de même que le jour s'est éteint, avec la conscience qui le gouverne, dans le sommeil, une fois revenu l'esprit du rêve.

Peau de sac 116 x 89 cm



Il y a des toiles de Jean-Paul Pancrazi qui ont pour titre Architecture intérieure, Aide mémoire 1-2-3, Noctis fibrae, Nuit claire, Vestiges. L'une porte la mention ABSENT réalisée au pochoir, ainsi que la série des six premiers nombres, qui fait écho au titre ABCDEF. Je cite encore La terre brûle le temps, Terre scellée, Terre accueillante. Je me souviens de toiles où, avec un mouvement de flammes que le vent tourmente, la couleur rouge découvrait en écriture aiguë, étirée, les mots : Livre évanoui.

Le bleu, comme le bleu de la nuit. Mais avec une consistance, un grain, comme de la terre.

Le rouge, comme la couleur du sang. Mais avec la même consistance que la terre, le même grain fluide et nomade.

La terre, ocre, puis bleue, ou rouge.

Comme si nous voyions le corps avec son liant le plus ancien. Son lien, aussi, de toujours.

Ce que nous voyons ne nous identifie pas, mais nous perd dans l'espèce et l'origine. Cela n'a pas de jour, c'est un rêve sans interruption, au début et à la fin du temps.

La main

La couleur est traversée, et contrainte. C'est le rayonnement, la traduction de l'insaisissable. Quand la contrainte est la plus forte, quand le lointain est devenu proximité soudaine, aveuglante, alors s'élève un chant. Une voix étrange s'éveille et parle dans un autre espace. Un peuplement se fait, de langage et d'écriture, de signes et de traces désenfouies. Ce n'est pas le langage et la peinture, le langage et l'espace pictural, le langage et la matière, ou la terre. Ce n'est pas la terre en tant que nature de la couleur. C'est, entre la couleur, la terre et le signe, une réciproque fascination. C'est le passé de la parole, la mémoire comme état originel.

Le retour du temps vécu figuré par l'écriture,



Enchevêtrement 100 x 81 cm

le sceau officiel, l'estampille, l'empreinte, vers un âge aussi ancien que celui de la terre.

Quel est le temps de l'œuvre ?

Aujourd'hui, sous le regard : écritures, inscriptions, graphie pure parce qu'illisible, et, pour la même raison, fortement personnelle, liée au temps intime d'un corps absent.

Comment reviennent les corps qui affirmèrent une césure du temps et un sens, confirmèrent l'acte par l'écriture, le sceau, la signature ?

L'actuel infini du tableau tient à l'urgence qui ordonna la mise en forme de ce sens aujourd'hui disparu, et qui se voit encore, et mieux, parce que ce sens n'est plus, parce que la conclusion qu'il apportait à un passé supposé, l'hypothèse qu'il engageait sur un avenir, ont perdu à jamais ce

passé et ce futur, désormais pris dans la terre, comme un navire serait dans les glaces.

La matière, l'argile, sont leur jamais et leur toujours.

L'actuel infini du tableau tient à cette urgence qui survit à un sens dont il importe peu de connaître la source ou la destination.

L'urgence sensible, c'est le sensible de la conscience au commencement et à la fin.

L'actuel infini du tableau n'est pas le présent.

C'est une façon pour le temps d'être exclusivement le Temps.

Le tableau est actuel infini parce qu'il est inaccessible et perdu. Ainsi disparaît la main de celui qui l'agença. De la même façon reparaît-elle pour être la main du peintre.



L'œil

Il y a un voyage de la vision, du monde vers les centres cérébraux concernés, qui est d'une extrême rapidité. En cette fulgurance réside pourtant notre véritable mesure intérieure. Il y a eu d'abord une fulgurance qui ne transporta rien, et qui fit exploser en nous la sensation pleine d'une présence non vue. Il y eut une réception fantôme qui, faute d'objet, fit de celui qui allait être le regardant le regardé. Comme la nuit de la cécité aura pénétré la conscience de l'aveugle. Persistent parfois dans le corps vitré, comme dans l'univers persiste une matière noire primitive, des filaments, des poussières en suspension qui sont des résidus du stade embryonnaire de l'œil. Ils sont visibles quand le regard porte sur le blanc d'un mur, d'une étendue de neige, d'une page sur laquelle ils ajoutent des signes imparfaits et fugaces, non signifiants, marquant d'un coup le seuil de la conscience première.

Ce sont des signes intérieurs, qui se superposent à ceux, extérieurs, qui renvoient au récit, à l'histoire, au sens. Ce sont des persistances qui n'ont pour référents que le passé et la naissance.

Les Verres brisés de Jean-Paul Pancrazi rejouent ce scénario originaire d'une transparence, d'une réception freinées par la matière même où s'installe la conscience, et qui la reflète dans ses ondes et ses oscillations autour de l'espace. Dans l'étoile de la brisure, dans les fêlures à peine perceptibles, par ce que le peintre lui-même nomme un « impact ». C'est pourquoi la photographie, l'image datable d'un corps, un vivant ou un mort, se peut tolérer car elle recule pour ainsi dire, et s'enfonce dans son actualité historique. Le regard que pose sur nous ce corps est l'expression d'une perte. C'est un fantôme que l'interdit du franchissement éloigne. Toute la réalité sociale est fantôme, est spectrale. Inactuelle aux yeux du commencement. En ce sens, les personnages photographiés son irrémédiablement au futur, emportés dans le courant de l'histoire qui ne s'abolira qu'avec la fin de toute présence.

Il se produit pourtant, par l'image de ces corps, seule présentation possible et communicable, comme une réhabilitation affective, une reconnaissance. Une affinité sensible, un partage de la perte dans le regard même. C'est le souvenir, échangé, reconnu, du commencement.

ABCDEF / ABSENT / 1 2 3 4 5 6

Est absent ce qui est distingué et désigné par cet adjectif, et que nous ignorons. Est absent (est au plus loin) le nom de l'absent. Nous n'avons rien qu'une absence affirmée, à quoi cette terre, déserte, parcourue de lignes géométriques, ocre jusqu'à éblouir, s'assimile, et que, contradictoirement, elle dément. Car présent est le tableau, et présents sont ses éléments : proche, donc ce qui est ou a été éloigné, et présente l'absence.

Ancien corps

Le premier homme, Adam, eut un passé. Un passé enclos, scellé dans la matière même que Dieu utilisa pour le façonner. Adam fut d'abord une forme d'homme assemblée dans l'argile et privée d'âme. Tel fut ce que la tradition juive, hors de toute référence au texte biblique, nomma le golem. Alors qu'il était ainsi, un golem, seulement modelé dans la terre et inanimé, Adam vit ce que Dieu voulut lui montrer : le flot des générations futures jusqu'à la fin des temps. Puis Dieu lui fit don du souffle et de l'âme, et, avec la lumière, effaça en lui la vision d'avenir. Adam oublia avoir été seulement un œil, mais cet œil lui resta. Comme on oublie les rêves, qui pourtant demeurent. Dieu fit en sorte que soit inaccessible à Adam le savoir inclus dans la matière dont il était fait. Tandis que se fermait cette porte, Adam reçut en lui la parole.

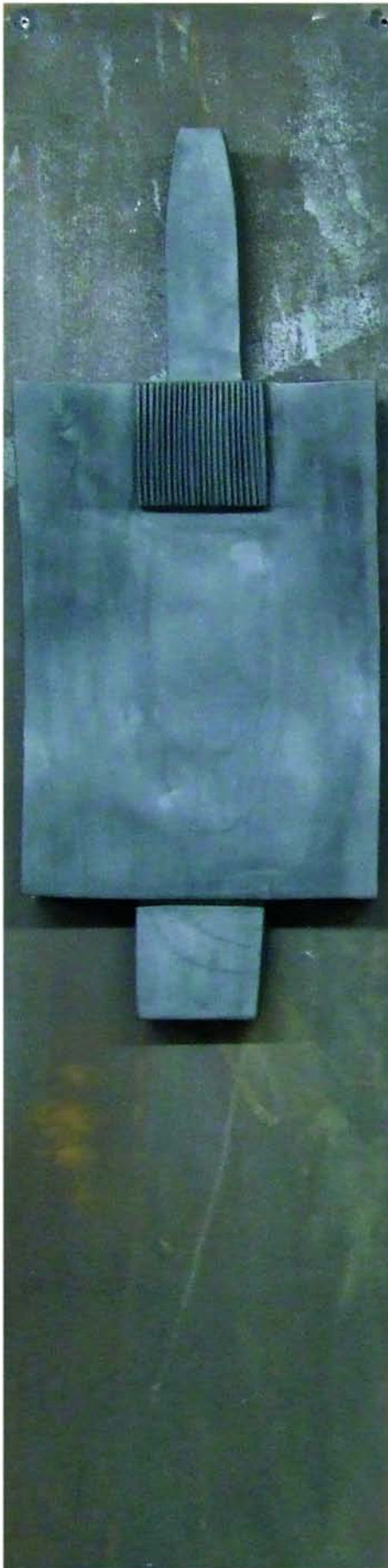
La lettre est échappée de ce flot qui emporte les corps, et qui fut prémédité dans la matière. Les tableaux de Jean-Paul Pancrazi parviennent à une terrible contradiction : comme si la lettre abordait à ce rivage d'éternité, comme si la lettre, le signe étaient le corps ancien, sans visage, sans nom, avant le souffle.

José Pini est né en Corse en 1949. Diplômé de l'Accademia di Belle Arti de Ravenne (Italie), il a fréquenté les ateliers de Pomodoro, Zancanaro, Saliotti, Moreni, Cortelazzo et Signorini (1976-1979). Après la réalisation de fresques monumentales en France et à l'étranger, il se consacre exclusivement à la sculpture dès 1980. Nombre de ses œuvres qui sont implantées sur des sites en plein air ont fait l'objet de commandes, publiques et privées. Il vit et travaille à Campu Magnu en Haute Corse.

José Pini







AUX CONFINS DU SENS

Marcel Moreau

Dans un texte précédent¹ à lui consacré, je parle de la poigne Pini. J'en parle comme d'une tournure de tout le corps faisant passer dans la main la vague, l'inspiration et l'audace au bout desquelles quelque chose a lieu que l'on appelle le grand art. Mais je n'avais pas tout dit de cette poigne. Je n'avais pas assez dit qu'elle est un style d'existence, sans cesse en mouvement, une trempe à l'affût des confins du Sens. Une vision personnelle, fourrageant dans la matière, comme pour en virer les pesanteurs connues, la mécanique roide, ne s'en approprier, farouchement, que le rythme interne, divulgatoire, prompt à la transmutation, en demande de métamorphose.

Lorsque j'écris le mot "poigne", à propos de José Pini, je ne pense pas le moins du monde à une forme d'autorité exercée par le créateur sur ce qu'il crée. Ce n'est pas de coercion qu'il s'agit ici, mais d'exigence. Nous sommes en présence d'une œuvre qui rend ses lettres de noblesse à la Liberté, loin de ces agrégations du laxisme en dogme, ou en slogans, dont la frivolité en action, à notre époque, nous offre si souvent le spectacle. Quand notre sculpteur coud le fer au fer, il coud entre eux les fers de lance de son aventure d'homme libre. Et c'est fort, très fort, ce que devient le bois, lamellé par lui : un vibrato intime d'abord, puis un désir d'orgue, contrapuntique, telle une superposition de lignes de souffle, s'érotisant au fur et à mesure qu'il les tresse, autre façon d'en exprimer, comme d'un fruit, la "chair" secrète, et multipliée. Un mot revient souvent dans la bouche de l'artiste : ANCRAGE. Ce mot serait obsessionnel s'il n'était pas à tout instant dépassé par son propre contenu. Si ancrage il y a, chez Pini, c'est pour aller plus loin, toujours plus loin, un absolu en vue. Tout ce qu'il touche, il le met sous tension. Indolence s'abstenir. D'où ce magnétisme tantôt diffus, tantôt incisif, ou encore dépouillé à l'extrême, voué à l'essentiel, presque confidentiellement, grâce auquel la violence du geste se décompose doigtés souverains, ou en caresses qui ressemblent à des élévations de soi, du don de soi, tirant vers la lumière le maquis démiurgique. Ainsi va son chemin la "poigne Pini", de ses torsions fondatrices, en prise sur les abîmes de l'être, mais les "invaginant", voluptueusement. En Espagne, ce genre de poigne porte un nom : le duende. Ce diable de Corse a le duende.

1- In Ancrages, catalogue d'exposition "Sculptures 1984-2004", juillet 2004.



Après des études à la Faculté d'Arts Plastiques à Aix-en-Provence au début des années quatre vingt dix, Sophie Pollini entre à l'Ecole nationale Supérieure des Beaux Arts de Paris dans l'atelier de Michel Geminiani. Diplômée, elle entreprend de voyager en Afrique et aux Antilles avant de se fixer en Corse. Ses premières expositions ont lieu chez Monsieur Louis Filippi à Castellare di Casinca. Elle expose cette année à Marseille, à Almería et à Bruxelles. Lauréate du prix Marin en 2004. Une de ses œuvres figure dans la collection de la Collectivité Territoriale de Corse.

Sophie Pollini



LES FRUITS PARTICULIÈREMENT

Sophie Pollini

Bastia, septembre 2005

Les fruits et plus particulièrement la grenade ont été mon point de départ. La grenade coupée comme une ouverture sur un monde intérieur, peut-être le mien. Le fruit m'a obsédé pendant longtemps.

Puis ma vision s'est élargie vers d'autres paysages, plus vastes, la nature toute entière est devenue une raison de peindre, autant le fruit que la fleur, ou encore des histoires de météorologie, peindre le vent, la pluie, le pollen qui circule, les graines qui grouillent, des noyaux comme le centre d'une gestuelle en rotation, comme prétexte à la germination, comme pour volontairement fixer les limites entre la terre et le ciel, fixer les limites d'une surface à peindre.

Parfois le temps s'écoule sans que je ne ressente rien, tout me semble insipide, inodore, comme si j'étais hermétique, absente, ce sont ces moments que je tente de fuir à travers ma peinture

Réaliser des images qui vous renvoient à des souvenirs d'enfance, des odeurs, des émotions, des moments furtifs, mémorisés inconsciemment, c'est l'objectif que je m'impose.

Lorsque je commence une toile je réfléchis aux dernières sensations de bien-être que j'ai pu emmagasiner.

Je me remémore des moments de contemplations comme les derniers ciels que j'ai pu admirer, ou comme une odeur qui peut vous transporter vers un souvenir lointain, un lieu...

Ainsi je récolte au fil du temps des couleurs, des impressions, des énergies différentes qui alimentent ma peinture.

J'ai passé toute mon enfance en Corse, et malgré les inconvénients que cela génère sur mon travail, comme par exemple le manque d'échanges ou d'expositions j'ai choisi d'y revenir après mes études. J'aime ce pays, sa nature, aussi vivifiante que déstabilisante, j'aime l'intensité lumineuse de ses paysages se découpant à l'horizon.

Mes peintures sont forcément imprégnées de ces visions mais elles sont aussi l'emprunte des quelques voyages que j'ai pu réaliser, Cuba, Sénégal, Mali, Inde, Antilles, des gens que j'ai pu rencontrer, des lieux que j'ai pu découvrir, des nombreux marchés grouillant aux milles taches colorées, des salivantes vapeurs d'épices et de cuisine locales, et surtout des multiples espèces de végétations que j'ai pu observer, comme des fruits ou des fleurs aux formes ingénues.

Dans ces pays tout se réduit à l'essentiel, c'est-à-dire aux sens, au corps, à l'instinctif et ce qui est très dur c'est de parvenir à conserver l'authenticité de ces émotions.

Ces souvenirs sont donc la matière première au processus de ma peinture, décrire une atmosphère, en tentant d'être le plus proche du moment vécu, du sentiment éprouvé.

Récolter des petites choses subtiles au charme discret puis les coller à même la toile, exhiber la nature dans sa diversité, comme un herbier démesuré. Charger la peinture afin de la rendre plus tendue plus rugueuse ou plus onctueuse, la charger, pour la faire vivre dans sa matérialité.

La peinture passe forcément par un plaisir charnel, elle est égale au corps, elle est ma gestuelle, elle devient le reflet de mon image intérieure.

J'aimerais parvenir à me détacher de ce que je sais, de la ligne, du contour, me servir des matières et des couleurs comme seul motif représenté et motif à peindre mais je m'épuise vite car je ne suis pas assez patiente.

Offrir une vision de l'imagination plus libre, sans artifice. Malgré ce souhait je réalise que souvent mes toiles sont comme un livre ouvert, un livre où la lecture est simple et évidente, ne serait-ce que par l'utilisation de l'écriture. Mes toiles sont un peu comme ces cahiers d'enfants dans lesquels on illustre une poésie.

Ce sont souvent les mots qui entraînent le point de départ de mes peintures.

Peut-être sont-elles trop narratives, trop descriptives, mais mon esprit réagit aux mots par des images, j'ai toujours fonctionné ainsi, c'est un automatisme, l'enchevêtrement de quelques mots devient une addition d'intuitions, d'ambiance, de climat et de motifs.

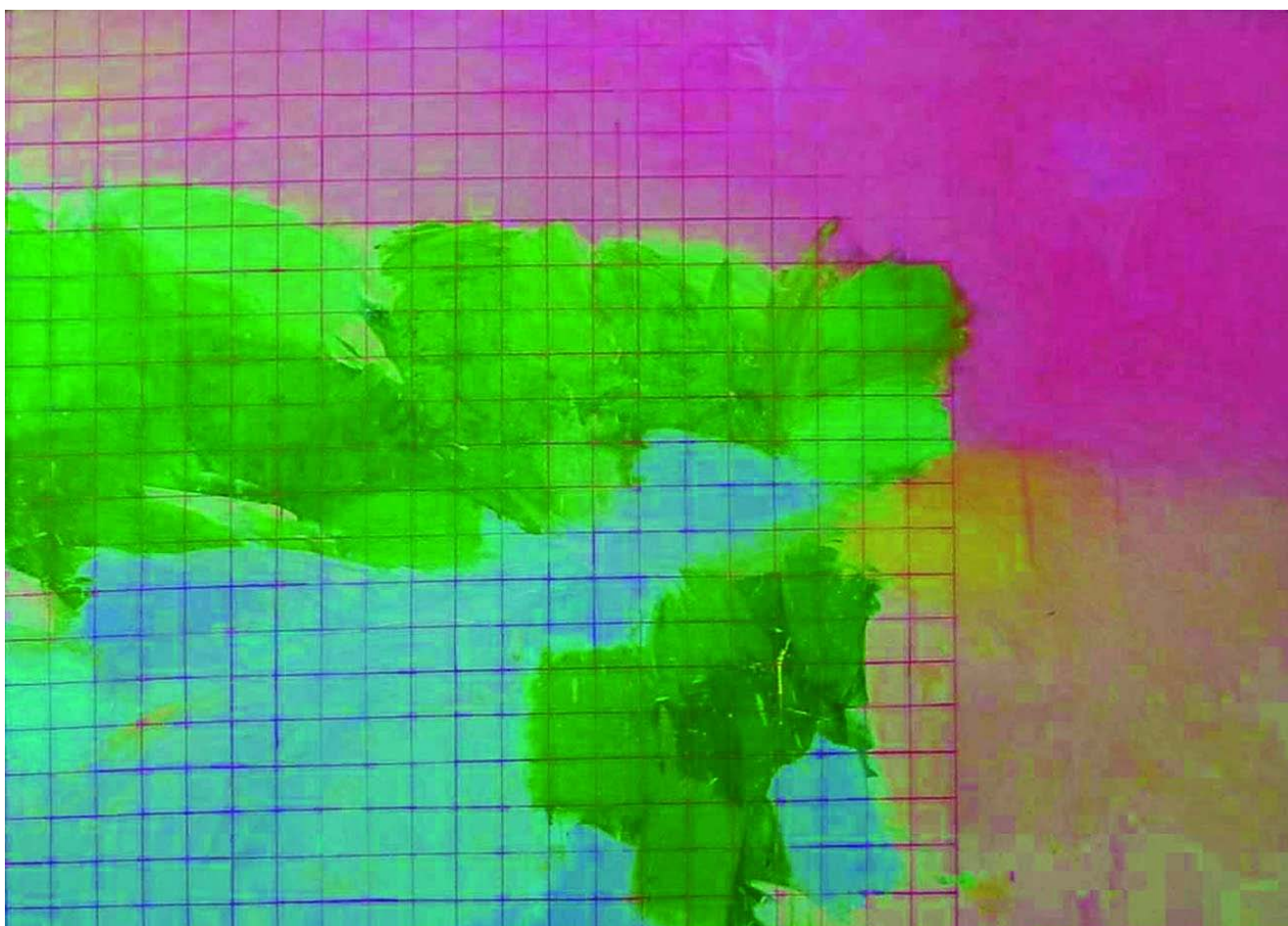
Parfois quand je parviens à rester légère, je me réconforte en inscrivant ces mots, comme pour être sûre que l'idée ne m'échappe pas, comme si la consistance de l'image me semblait faible. Je me rassure à travers l'écriture, le recours aux mots est sécurisant et me permet de mettre un point final à l'illustration d'une histoire.

Avec un peu de recul aujourd'hui je constate que si j'agis avec autant d'empressement c'est par nécessité de détenir l'instant, par crainte que mes souvenirs se périment, et c'est en ça que l'écriture m'est essentielle.

Ainsi j'ordonne et archive ces instants de plaisir.

Lotus au sol (diptyque), 260 x 162 cm







Chardons bleus au soleil, technique mixte (diptyque), 260 x 162 cm

Après des études d'histoire à Paris où elle enseigne un temps, Maddalena Rodriguez-Antoniotti choisit de vivre en Corse, terre natale de ses parents. Devenue peintre, de nombreuses expositions accueillent ses œuvres, tant en France qu'à l'étranger avec commandes et acquisitions publiques à la clé. Parallèlement à cet itinéraire personnel, elle initie et organise, de 1991 à 1998, la manifestation d'art contemporain "Le Parcours du Regard", à Oletta, le village de Haute Corse où elle vit. Elle expérimente en outre, depuis quatre ans, la photographie, à l'aide d'une chambre noire. Elle écrit, par ailleurs, textes et préfaces pour des catalogues d'artistes ainsi que des articles dans des revues spécialisées. Son premier livre "Comme un besoin d'utopie" est paru en 2005 aux éditions Albiana.

Maddalena **Rodriguez-Antoniotti**



Le Parti pris des livres

[...] Maddalena Rodriguez-Antoniotti offre avec *Le Parti pris des Livres* une errance poétique à travers un paysage de prédilection, celui du livre ancien, trace d'un temps oublié et abandonné à la poussière des rayonnages désertés. Par un travail photographique qui est, pour l'artiste, une première, elle se livre à une méditation en forme de confidence sur un univers millénairement contemporain. Une variation singulière et personnelle en écho au *Ponge* du *Parti pris des choses*.

*Philippe-Jean Catinchi,
Le Monde, 6 juillet 2002*

Comme la haute tension, la haute visibilité de la photographie, avec son apparence paisible d'énergie parfaitement domptée, n'est pas sans danger ! Quand un peintre, aussi attaché que Maddalena à l'écriture et à ses très sonores exigences poétiques, penche le soufflet de sa chambre noire sur de vieux ouvrages à nos yeux anonymes et sans âge, c'est pour prendre au piège d'une machine – moins enregistreuse que révélatrice – un peu de leur silence de plomb. En somme une affaire de langage qui serait définitivement scellée par l'union paradisiaque entre la photo et les choses !

[...] Ne restent que l'incertitude fragile et ses tentatives de recueillir encore les derniers rayons d'une lumière fossile, enfouie sous d'innombrables stratifications. Des images d'affleurements où la faille la plus ténue donne le vertige, où la moindre rencontre devient aussi intempestive qu'un coup de foudre quand plaies et baisers se confondent, où, partout l'invention obstinée du visible répond à l'agitation du monde. Cette insolence à tourner le dos aux vaines évidences, a choisi, sous couvert du soi-disant pas y toucher photographique, le ton de la confidence quand le langage sait à merveille vivre de son silence. De quoi distiller cette lumière dont Spinoza, un opticien-philosophe banni, disait qu'elle nous faisait connaître les ténèbres.

*Jean-Louis Pradel,
critique, commissaire d'exposition,
auteur d'ouvrages sur l'art contemporain,
(extrait du catalogue de l'exposition
le Parti Pris des Livres, Palais Fesch, Ajaccio, 2002)*

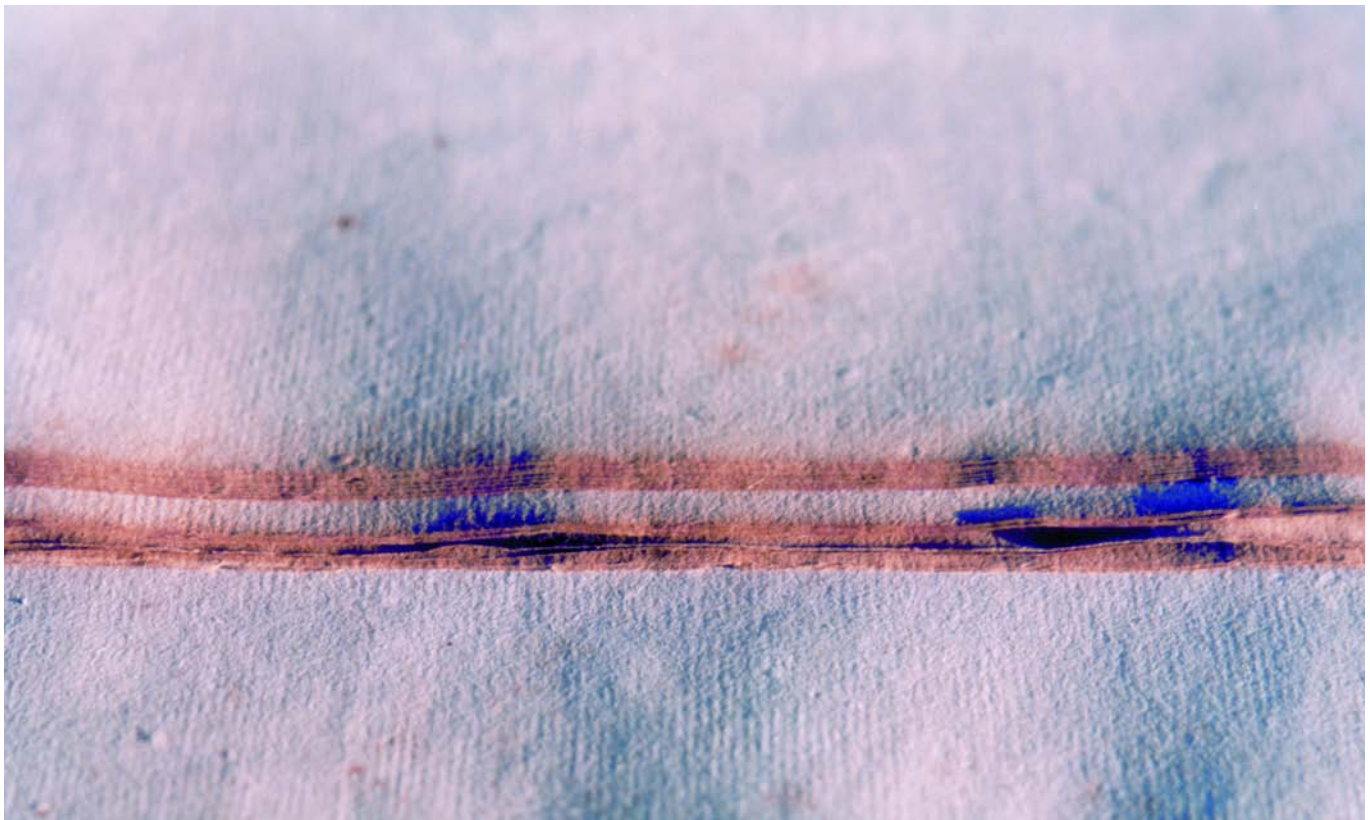
[...] En voyant ces vieux feuillets, je n'ai pu m'empêcher de penser que tu avais conservé de ta formation initiale l'un des aspects les plus émouvants de l'histoire : le vieux papier dont tu as su vanter la dimension poétique, sensuelle et presque tangible de la matière et duquel tu as su faire éclore un espace incertain propre à la rêverie et à la méditation et dont l'épaisseur temporelle, lunaire et veloutée nous égare entre la géologie et la botanique. Pour moi, ces empilements de papier sont autant le faciès abrupt d'un relevé topographique que les cernes de croissance d'un arbre abattu. Dans les deux cas, ils sont la mémoire d'un temps révolu. Par ailleurs, la présence discrète, partiellement visible de l'écrit laisse intelligemment signifier ta démarche : en dépassant la césure

artificielle du sensible et de l'intelligible, tu t'es donné les moyens d'unir le mot et la forme. [...] C'est assurément une voie originale qui démontre la plasticité d'une matière – l'archive, le papier ou le manuscrit – dont on commence à découvrir la dimension esthétique.

*Yvon Le Bras,
historien et critique, auteur notamment de Renault,
la théâtralité chahutée de la peinture, Coop Breizh éditions,
(extrait d'une lettre du 2 septembre 2002 adressée à l'artiste)*

Maddalena Rodriguez-Antoniotti s'est employée à rendre hommage à l'univers du livre, en scrutant la structure et la matière pour en exalter la beauté et l'étrangeté, en en sublimant non seulement la forme mais aussi la fonction symbolique que ses photographies parviennent à circonscrire avec subtilité. Et dans cette relation d'ombres et de lumière, que Jean-Louis Pradel place à l'enseigne de Spinoza, qui pensait que c'était la lumière qui faisait connaître les ténèbres, l'artiste a saisi les aspects les plus secrets et graves de la relation que l'homme entretient avec la littérature.

*Gérard-Georges Lemaire,
critique, commissaire d'expositions et écrivain,
VERSO Arts et lettres, janvier 2003*



L'ombre des livres

Souvent dans les images les livres créent une ambiance à part, faisant miroiter la richesse intérieure de leur propriétaire autant qu'ils la défendent, l'éloignent. Les photographies de Maddalena me placent à quelques centimètres de l'objet, plus question d'ambiance, on est dans le corps à corps.

Le livre qu'elle capture est celui que je touche, celui dont j'admire avant de les ouvrir, les lèvres brunies par le temps et la lumière. Est ainsi prolongée certaine seconde où, rejoignant mon pupitre, j'aurais voulu pour jamais contempler ce rai entre les pages qui me faisait croire à un soleil bouillonnant prêt à jaillir de leur embrasure. Elle me rappelle enfin qu'il fut un temps où imprimer marquait le papier en profondeur au contraire du texte qui désormais se pose sur la page, prêt à repartir peut-être.

C'est pourtant une disparition que me montrent ces photographies. Celle du texte. J'y consens. Curieusement, je ne tente même pas de saisir une phrase ou un titre, comme lorsque je ralentis sciemment le pas dans le dos d'une lectrice au bord de la mer. Rien de fortuit à ce que le premier titre de ces oeuvres, *Le Parti pris des livres*, ait remplacé le mot choses par le mot livres. Quand Francis Ponge écrivait sur des objets, il en faisait tant de fois le tour qu'il finissait par faire disparaître ce que les mots semblaient éclaircir.

L'artiste use de la lumière comme l'écrivain des mots. La lumière caresse comme j'aime le faire ce pseudo-braille au verso d'une page. Absurde et entêtant envers de lettres qui m'éloigne encore plus du texte que ne le ferait une page blanche, - sujette à tous les textes que j'y puis projeter -. Le livre serait-il devenu pure texture ?

Mais cette lumière, brutale comme celle des peintres caravagistes, promet le texte autant qu'elle le dérobe. L'ombre, en faisant ressortir la noble usure des livres, donne la preuve d'intenses lectures, comme la bible de saint Jérôme à la couverture cornée, aux tranches ondoyantes et ténébreuses. Autant de matière raide, fatiguée, noueuse que nous pénétrons, à la rencontre d'histoires, de lois anciennes et de spectres aux voix soudain si familières.

*Éric Pistouley,
écrivain, auteur de Une Poétique du livre et de Lettres de Ré,
aux éditions Le Temps qu'il fait*

Les citations ont été rassemblées par Maddalena Rodriguez-Antoniotti
Les tirages ont été réalisés à Lyon par et avec le soutien des laboratoires PICTO
Tirages argentiques, 30 x 45 cm, montés sous passe-partout carton neutre 50 x 65 cm
Œuvres en dépôt légal à la bibliothèque nationale de France
(Département des Estampes et de la Photographie)



Out of Corsica

Une manifestation de la Communauté de communes des Coteaux d'Azur
Avec la collaboration de la Collectivité territoriale de Corse

Que soient ici remerciées toutes les personnes grâce à qui cette exposition a pu avoir lieu
et cet ouvrage se réaliser, et tout particulièrement :

Emile Tornatore, Maire du Broc, Président de la CCCA
Antoine Damiani, Maire de Carros, conseiller régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur
Marius Papi, Maire de Gattières, conseiller général des Alpes-Maritimes
Christine Charles, adjointe à la culture de la ville de Carros

Simone Guerrini, conseiller exécutif de Corse, délégué à la culture, au patrimoine et à
l'audiovisuel

Frédéric Altmann, directeur du CIAC et Bernard Filippi, conseiller arts visuels (CTC),
commissaires de l'exposition. L'équipe du CIAC : Frédéric Brandi, Danielle Delpiano,
Nicole Denus, Christine Enet, Claire Quaroni et le service culturel de la CCCA

Antoine Graziani, Marcel Moreau, Éric Pistouley, Jacques Renucci, auteurs des textes

Les images du "Parcours du Regard" projetées au CIAC ont été réalisées par France 3
Corse. Cette présence audiovisuelle a été rendue possible grâce à l'amicale
collaboration de Jean-Jacques Torre, actuel responsable des programmes.

Gilbert Baud, Jean-Louis Charpentier, et l'association stArt (Nice), pour leur contribution à
la conception et à la mise en forme du présent ouvrage.

